

LE  
VOYAGE EN GRÈCE



CAHIERS PÉRIODIQUES  
PARIS

# LE VOYAGE EN GRÈCE

C A H I E R S P É R I O D I Q U E S

Édités par H. JOANNIDÈS

## SOMMAIRE

*Couverture : Dessin d'un lécythe à fond blanc du V<sup>ème</sup> siècle.*

Cette reproduction a pu être effectuée grâce à l'amabilité de MM. Jean Charbonneaux et A. Merlin, conservateurs adjoints au département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre.

- A présent la Grèce . . . . . *Pierre Reverdy.*  
Notes de voyage. . . . . *François Mauriac.*  
Croisières de Pâques . . . . . *Jean-Louis Vaudoyer.*  
Jeux d'ombres sur l'Hellade . . . . . *Roger Caillois.*  
Le voyage aux îles . . . . . *Maurice Raynal.*  
Escalaes d'Ulysse . . . . . *Roger Vitrac.*

*Documents photographiques : S. A. Alphen, Coche de la Ferté, Costas Cotzambassis, Dr Marcel Danis, Claude Dervenn, Edward Gage, Marguerite Lang, Elie Lotar, Makovska. G. Séraf, Tricoglou.*

*Réalisation artistique de E. Tériade.*

N° 6

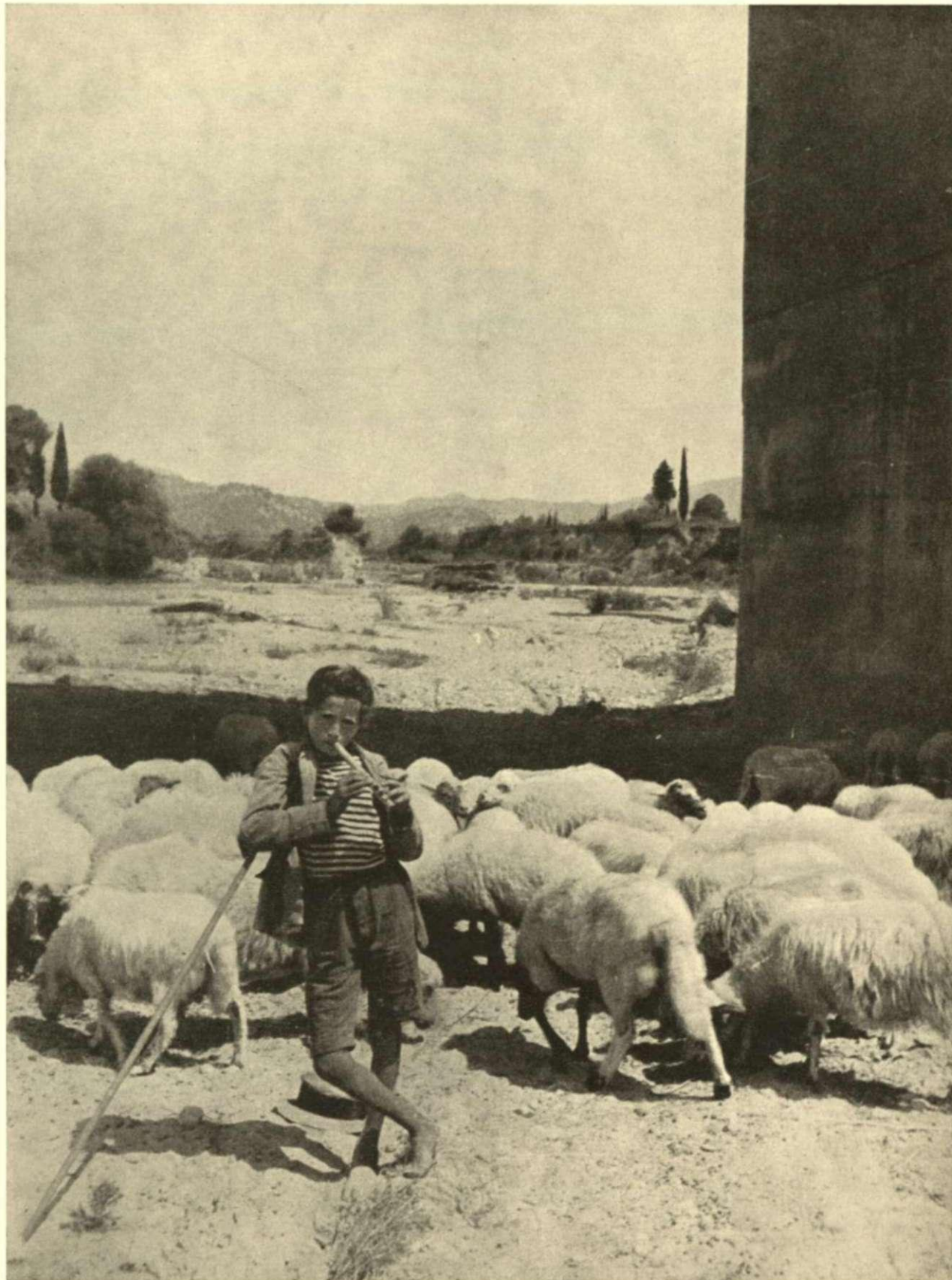
5 Frs

LE VOYAGE EN GRÈCE, 4, RUE DE L'ÉCHELLE, PARIS-I<sup>er</sup>  
TÉLÉPHONE : OPÉRA 61-21



P R I N T E M P S

1937



Photo, Coche de la Ferté.



Photo Tricoglou

## *A présent la Grèce*

PAR

PIERRE REVERDY

**S**UR ce navire blanc qui se décide vers la Grèce, fuyant le vent comme une plume de mouette, crêtant la lame comme un copeau d'écume, on ne descend pas seulement vers le sud, on remonte le fleuve des civilisations européennes vers sa source.

Il est remarquable que cette source ait jailli sur un point idéal au delà duquel commence l'exotisme, au delà duquel l'Europe n'est plus qu'à l'état d'influence.

Cinq cents ans de domination inconcevable n'ont pas réussi à atténuer le sens originellement européen de ce pays que la proximité de l'Orient devait mettre en péril plus que tout autre, — ce pays dont le charme est fait de douceur vigoureuse et d'ordre sans rigueur que n'ont ni oblitérés, ni durcis les influences barbares subies par les contrées plus septentrionales.

Cette terre a produit clairement de la beauté comme un volcan déverse obscurément sa lave.



Photo Marguerite Lang

Elle en a inondé le monde. Et, par cette beauté déchiquetée, projetée par éclats, tout le monde, de loin, se fait une idée factice de la Grèce.

Mais on peut avoir pris une attitude hostile ou sympathique à l'égard de l'Antiquité. Le rôle qu'elle joua dans notre enfance, la façon dont on nous en révéla la légende, la facilité et le goût, la répugnance et la difficulté avec lesquels nous en retenions, comprenions et remâchions la substance, y peuvent être pour beaucoup. Mais aussi et surtout l'orientation ultérieure de notre esprit au contact de la réalité, notre sens des valeurs, notre appréciation du vrai et du faux, la notion du nord et du sud, du courant et du contre-courant, le rythme de nos pas et le plaisir de marcher longtemps en créant de la distance, ou le besoin de s'arrêter souvent pour mesurer l'effet de nos efforts.

Pendant des siècles, les trésors de la Grèce ont fécondé le monde. On les a pillés et imités car, hélas, la seule chose que l'homme puisse s'acharner jamais à imiter c'est, précisément, l'inimitable.



Photo Tricoglou

Pour moi, je n'allais pas en Grèce seulement attiré par le désir d'ajuster la puissance de mon émotion à la prestigieuse ampleur des vestiges du passé qu'elle recèle. Mais, avec beaucoup plus d'instances, appelé par ce pays si caractéristiquement découpé par la mer ; un climat, un ciel, le soleil plus glorieux qui le survole, les échos qui m'en étaient venus, ce que j'en avais entrevu, si près de mon amour des formes de la terre ; des paysages, des toits, des arbres et des fruits, des gens que je pouvais aimer...

Et d'être allé délibérément vers la vie et non vers la légende m'a valu de n'être pas déçu mais enchanté.

Car depuis que le monde est monde — il faut en prendre son parti — le monde a toujours été une formidable entreprise de construction et de démolition. Et la Grèce nous montre que l'ardeur mise à détruire n'a jamais été inférieure à celle que l'humanité a, de tous temps, mise à construire, — que, sur son sol, il reste à présent infiniment moins de choses que son génie d'une magnificence encore inégalée avait réussi la gageure d'y ériger, que tout ce qui a été construit est détruit, que tout ce qui se construit et se construira sera détruit. Parce que l'amour même, en naissant, porte en lui tous les germes de sa destruction future et c'est peut-être pourquoi il faut tant d'amour pour construire ce que la haine ou simplement l'action du temps arriveront tôt ou tard à démolir. Encore n'est-on pas bien sûr que cette action du temps n'est pas une forme de la haine, une mystérieuse



Photo Tricoglou

poussée de cette force du néant contre la force toujours persévérante et sans cesse renouvelée de ce qui veut être, de ce qui veut que les choses soient. Mais une fois que le dé est jeté, que les choses ont été prises dans le premier cran de l'engrenage du Destin, il est vain de les considérer comme s'il pouvait en être autrement. Vivantes comme si elles étaient mortes. Mortes comme si elles avaient encore un rôle de vivantes à jouer.

De cette construction et de ces démolitions successives, la Grèce a été le chantier le plus profond,

le plus grand, le plus fertile, il reste le plus émouvant.

Mais alors pourquoi, en ne voulant plus désormais ne considérer que ce passé éblouissant, risquer de substituer indéfiniment un symbole, malgré tout inerte et mort, à une réalité encore et pour toujours splendidement vivante?

Pour ma part, ce passé prestigieux et lourd, je le trouverais haïssable s'il m'empêchait de considérer la Grèce dans tout l'éclat vivant de sa réalité présente. Je le trouverais déplorable si j'étais

obligé de penser qu'il pût empêcher la Grèce de vivre avec grandeur dans l'actualité.

Et comment, après avoir, sur l'Acropole, rendu au Parthénon le large tribut d'admiration qui lui revient, ne pas sentir que l'ivresse qui s'empare de nous c'est aussi à ce ciel, à ce soleil, à cette



TISSEUSES D'ARAHOVA

lumière, aux vastes proportions de cette immense plaine aride et si sobrement colorée, à la proximité étincelante de la mer, que nous la devons; que c'est à cette situation particulière d'une œuvre de l'esprit et du génie des hommes que nous devons l'émotion qui nous gagne — émotion rare qui ne peut nous gagner que là? Et ne pas penser que si, de l'aube au crépuscule, la lumière transforme l'aspect de ce stupéfiant chef-d'œuvre ruiné, elle le caressait de la même manière quand il était intact et à peine achevé, que les collines, plus loin, n'ont pas sensiblement changé et qu'elles formaient alors autour du temple le même émouvant horizon? Car si le Parthénon est admirable en soi, je le trouve plus émouvant encore d'être placé au milieu d'un paysage beaucoup plus émouvant que lui.

Cependant, rien au monde ne nous montre plus complètement, plus clairement que l'Acropole le pouvoir spirituel de l'homme jeté dans l'espace et confrontant ses limites exigües à l'ampleur écrasante des autres créations de la nature — mais connaissant en lui des mesures tellement étendues que les plus grandes choses, au lieu de l'amoinrir, lui offrent au contraire un point d'appui pour se prouver qu'il est encore au-dessus d'elles.

Cela nous amène à penser que ce qui a été créé là n'aurait su l'être ailleurs — que les plus profondes raisons qui ont voulu que ces choses aient été créées là subsistent — que la contemplation de cette nature pleine de grandeur et de mesure, si largement ouverte et ordonnée sous le soleil, contribua plus que tout à former ce clair génie et à le féconder et que seules des contingences ont, en disparaissant, pu changer la face des choses mais qu'elles peuvent aussi reparaître et les changer encore dans le sens opposé. La Grèce nous montre en tout cas de façon pour le moins inquiétante et en certains lieux même (je pense à Delphes)

tragique et angoissante combien de bonnes raisons pourraient avoir les nations qui dominent aujourd'hui brutalement le monde de ne pas se montrer, pour un avenir si lointain soit-il, trop rassurées. Il est en effet difficile de se représenter aujourd'hui une nation qui détiendrait à elle seule

l'influence, l'éclat et la puissance que possédait Athènes du temps de sa splendeur. Et, pourtant...

De nos jours les interstices ont été abolis, les nombres sont beaucoup plus serrés, le déplacement d'un seul entraîne aussitôt tous les autres et c'est un grouillement de forces redoutables qui commence — comme un aveugle fourmillement d'insectes à la recherche de l'équilibre rompu par une chiquenaude du destin. Mais le champ de l'avenir est peut-être encore plus étendu que ne fût celui du passé et il serait encore plus difficile de désigner, parmi les plus fortes, la nation qui saura soutenir dans le futur le prestige que la Grèce ancienne a su maintenir dans l'Histoire jusqu'à nos jours.

Considérée dans l'ensemble des frondaisons touffues qui ont partout jailli des profondeurs obscures de l'esprit, la Grèce est comme une clairière, un espace de liberté où chaque objet se détache plus nettement dressé dans la clarté, où l'ombre même est lumineuse, où les ombres ont autant de force spirituelle et de valeur plastique, de chaleur vibrante que la lumière la plus vive, que les accents des feux les plus aigus.

Certainement à l'exaltation qui nous gagne au contact de ce pays vivant et lumineux, sa glorieuse histoire n'est pas tout à fait étrangère, mais ce n'est pas seulement d'elle que vient le fluide fécondant qu'il dégage, tellement plus important que la joie d'une curiosité avide même très amplement satisfaite. Tout ce qu'il a été s'efface à mes yeux devant ce qu'il est, ce que je ne peux m'empêcher de croire qu'il sera.

\*

Ce pays, jeté au bord de l'eau comme une main qui a éparpillé ses bijoux sur la mer — une main qui tiendrait dans ses doigts, comme un riche éventail, la plus belle des mers.

Ce pays qui fut comme un brasier dont les feux



Photo Tricouli

illuminèrent si longtemps tous les pays du monde, je me refuse à le considérer comme un foyer mort et à jamais éteint, mais comme un phare un soir mis en veilleuse quand l'humanité s'aperçut que, du nord, à présent, lui venait un reflet de son éblouissante lumière.

Et j'imagine qu'une fois de plus, un jour, après que tout ici aura sombré dans le plus noir désordre, quand le sens des valeurs se sera complètement

troublé dans les esprits agglutinés en des masses immondes, terriblement homogènes et puissantes, là-bas, sur cette pointe de terre maritime, dans son atmosphère subtile, vibrante, limpide et caressante, une nouvelle grandeur prendra naissance, s'irradiant de nouveau sur le monde pour lui rendre la douceur des fruits pacifiques de l'intelligence, la lumière palpitante de l'amour et les élans libres de l'amitié.

# NOTES DE VOYAGE

PAR  
FRANÇOIS MAURIAC  
de l'Académie française.

COMMENT vous exprimer ce que j'ai éprouvé devant l'Apollon d'Olympie? Sur une page du manuscrit des *Pensées*, Pascal a tracé trois petits mots d'une écriture frémissante : « *Grandeur de l'âme humaine* ». Devant l'Apollon du fronton d'Olympie, on voudrait écrire simplement : « Beauté du corps humain ». Beauté qui n'est pas seulement physique mais qui naît d'un équilibre atteint, pour un instant seulement, entre les puissances de la chair et celles de l'esprit. Le corps et l'âme sont enfin réconciliés : quelle merveille pour ceux dont tout le drame naît de leur désaccord !

Réconciliés pour un instant seulement. C'est ce qui rend si émouvant le petit Musée d'Olympie : quelques mètres séparent cet Apollon de l'Hermès attribué à Praxitèle ; et déjà voici la jolie, la grâce, l'attrait, le trouble. Pour la plupart d'entre nous, l'art grec d'avant Phidias, l'archaïsme, aura été la grande révélation de ce voyage. Tant que le point de perfection n'est pas encore atteint, nous nous sentons tranquilles ; la perfection est le commencement de la décadence.

L'équilibre grec n'a été qu'un moment. De même dans l'amour humain, il existe une certaine minute de certitude, de joie, de paix, et une fois qu'elle est finie, nous nous efforçons en vain de la retrouver, cette minute divine, de la revivre : cette poursuite, cet effort, représentent le plus clair de ce qu'on appelle la fidélité, la constance en amour. Et c'est vrai aussi très souvent des rapports de l'homme avec Dieu. L'âme religieuse a comme des minutes d'illumination et de grâce ; et il arrive qu'elle doive se nourrir pendant tout le reste de sa vie de ce souvenir merveilleux, au milieu de la sécheresse et dans les ténèbres. De même, enfin, en art : à Olympie, nous tou-



VICTOIRE DE PAEONIOS (OLYMPIE)

Photo Marguerite Lang

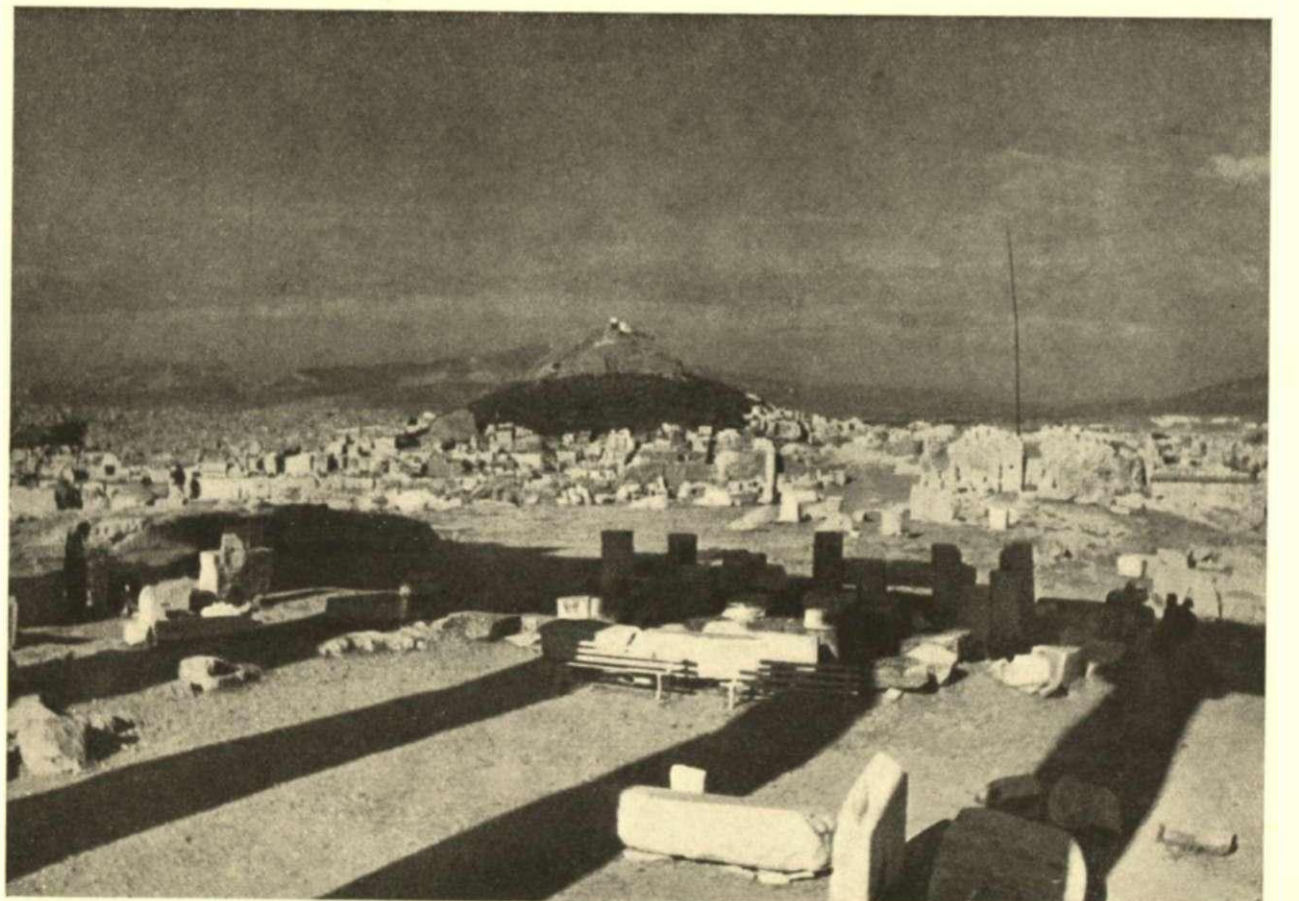
chons le moment le plus pur de l'art grec. Et déjà il faut redescendre. Les musées d'Athènes ne feront que fortifier cette impression.

Ce qui nous a tous saisis à Olympie, je l'ai bien vu à vos visages recueillis, je l'ai bien compris à votre silence, c'est l'atmosphère religieuse qui régnait là — très profondément religieuse et sacrée. Il n'existe pas de plus grave erreur sur la Grèce que d'en faire la patrie de la Raison ennemie du Surnaturel. Que cela nous plaise ou non, tout ce que nous avons le plus admiré durant ce voyage, était pénétré de surnaturel et je crois que c'est un des secrets de la puissance de cet art sur les cœurs et même sur les esprits.

Cette certitude que nous avons tous partagée dans le vallon d'Olympie, je l'ai retrouvée avec une force accrue au Musée de l'Acropole, devant ce fragment sublime des frises du Parthénon, où l'on voit s'avancer vers les dieux calmes et graves, deux hommes qui précèdent le taureau choisi pour le sacrifice. L'un d'eux surtout, avec son vêtement à demi ramené sur son visage incliné, donne une telle impression de recueillement et de silence intérieur qu'il est impossible de ne pas songer à un premier chrétien s'approchant de la Sainte Table.

Ici peut-être touchons-nous à l'un des aspects du drame grec. Ils avaient le sentiment du divin — mais le dieu n'était qu'un homme agrandi. Il s'agissait d'accepter l'homme tel qu'il est. Les chrétiens élevés dans l'effort de tuer en eux le vieil homme pour renaître à nouveau, sont peut-être plus frappés [que les autres par cette acceptation, par cet essai de faire passer dans le divin toutes les passions de la créature.

Certes les Grecs n'ignoraient pas que le héros humain



JEUX DE LUMIÈRE SUR ATHÈNES.

Photos Marcel Danis

doit dominer des monstres. Vous vous souvenez des métopes d'Olympie et de l'adolescent Hercule, guidé de travail en travail par Minerve, sa déesse gardienne. Or ces travaux d'Hercule se sont tous accomplis dans les environs du site tragique de Mycènes. Durant cette matinée brûlante et triste de Mycènes, notre guide nous montrait divers points de l'horizon : « Ici, il a nettoyé les écuries d'Augias ; là, il a abattu l'hydre de Lerne... » Ainsi l'effort d'Hercule se dépense autour du seul monstre qu'il ne songe pas à abattre : celui qui, comme le Royaume de Dieu, hélas ! est au dedans de nous. Vous vous rappelez ce pays de Mycènes : le paysage a-t-il créé le drame ? Le drame a-t-il créé le paysage ? Je pencherais plutôt pour cette dernière opinion : le crime de l'homme a marqué de son sceau la plaine d'Argos. Ce ne sont pas seulement des montagnes fauves — mais des montagnes qui ressemblent à des fauves. L'éternel Egyste, l'éternelle Clytemnestre, qu'il s'agit pour tout homme de dominer au fond de soi, de réduire au silence, ont marqué la Grèce d'une trace ineffaçable ; elle l'a accepté comme une fatalité. L'Hercule grec tourne autour de Mycènes, autour de son propre cœur, autour du seul monstre qu'il s'agirait d'abattre, de la seule étable qu'il importerait de purifier. Et quand il invente une philosophie de la domination de soi et du renoncement intérieur, la dureté,

l'orgueil, l'insensibilité qu'il affecte sont peut-être pires que les passions qu'il surmonte.

A Mycènes, nous avons vu de nos yeux la difficulté essentielle que le Grec esquivait. Mais certains admireront en lui justement ce parti pris d'éliminer ce qu'il ne peut vaincre et de choisir ce qui lui est assimilable. Qu'avons-nous vu à Epidaure ? Le chemin que nous suivions était assez lugubre et participait de l'horreur de Mycènes. Soudain voici Epidaure : la nature s'éclaire, s'apaise. Aussitôt un dieu favorable s'y établit et guérit les corps. Et le Grec élève un théâtre : ces gradins admirables qui s'épanouissent, pareils à la roue de l'oiseau de Junon. Le Grec extrait de la nature tourmentée ces prairies, ces oliviers sous lesquels nous avons vu, par une calme soirée, se répandre les troupeaux de l'idylle, — et à l'horizon, sur des montagnes pas très élevées, régnaient des dieux guérisseurs et fraternels.

N'y a-t-il pas — c'est une simple matière à réflexion que je vous propose — n'y a-t-il pas une contradiction essentielle entre le sentiment religieux d'où a jailli l'art grec et ce désir, non seulement d'accepter l'homme tout entier, mais de ramener le dieu aux proportions de l'homme ? Pour le chrétien, là gît la cause essentielle d'une désagrégation si rapide...

*Extrait d'une conférence faite par M. François Mauriac, à bord du s/s Hellas (Croisière Escales d'Ulysse.)*



Photo Eli Lotar



Photo S. P. Alphan

## CROISIÈRES DE PAQUES

PAR

JEAN-LOUIS VAUDOYER

Conservateur du Musée Carnavalet.

**P**AQUES était parfois en avril, parfois au tout commencement de mai. Le même paysage, selon l'année, était un paysage de printemps, était un paysage d'hiver. Ainsi, par exemple, vîmes-nous Sparte une fois toute pavoisée d'iris, de renoncules et d'asphodèles, et, l'autre fois, sous un grand et léger manteau de neige ; une neige à beaux flocons moelleux ; une neige duveleuse qui faisait penser au cygne de Léda.

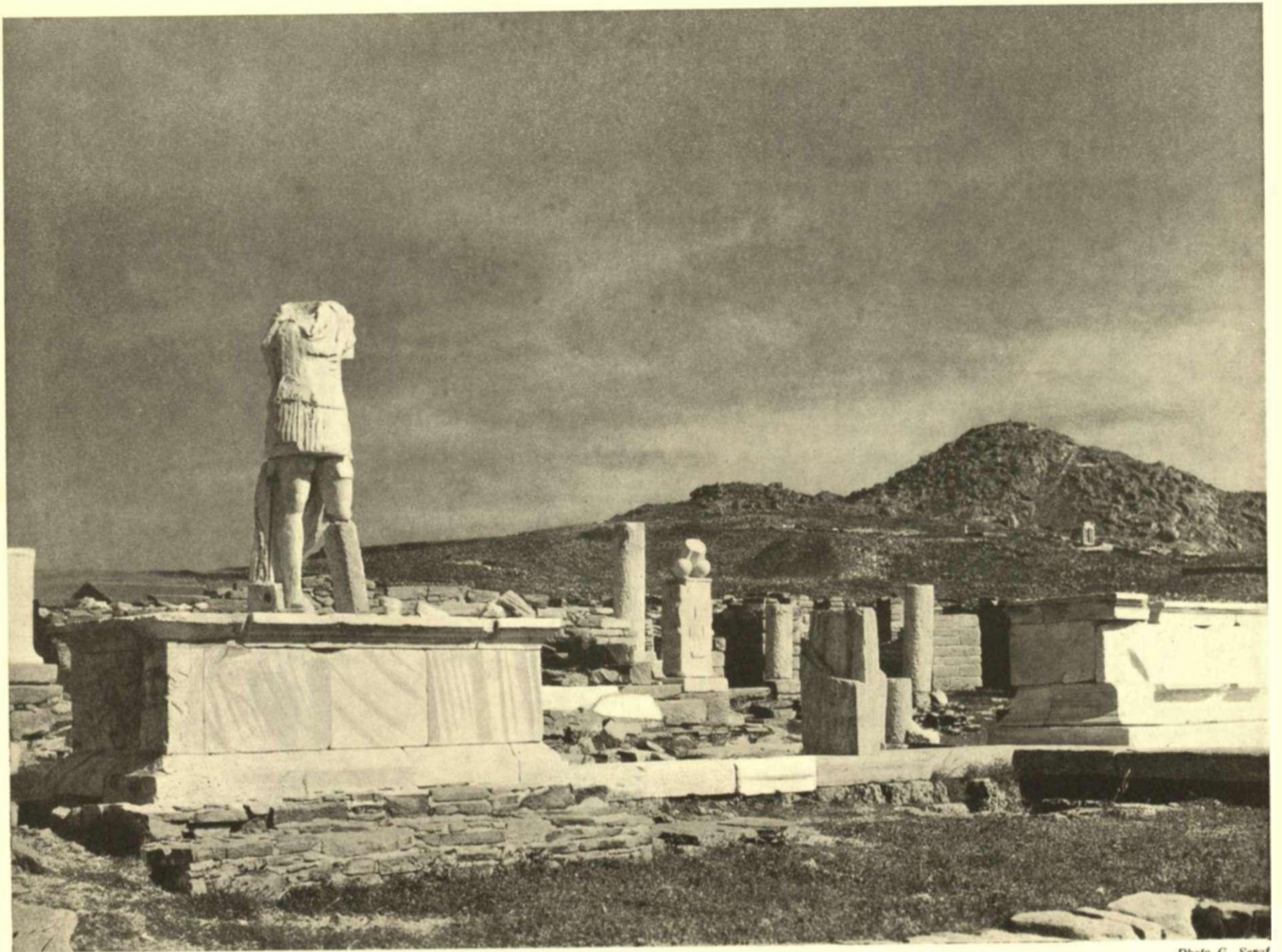
Au cours de ces croisières, les escales étaient le plus souvent si brèves qu'il n'était guère possible de beaucoup flâner dans les ports où le bateau jetait l'ancre. Mais si l'on sait d'avance que l'on n'a qu'elles, quelques heures suffisent pour se faire des souvenirs heureusement choisis, très suffisamment résistants.

... Mes compagnons revoient-ils le petit port si humble et si désert de Katakolo, d'où l'on gagne Olympie ? Ce décor de roches rouillées, éraillées, qui ne promettait rien de bien beau, mais qui, dès qu'on l'avait quitté (par un train assez pareil à un jouet d'enfant), laissait apercevoir une campagne de vignes et de cyprès, soudainement aussi mélodieuse que la campagne toscane ?... Revoient-ils le petit port de Vathy, dans l'île d'Ithaque, où, pour gagner une assez décevante « Grotte des Nymphes », nous suivîmes, à pied, un quai qui n'en finissait plus ? C'était au tout petit matin ; et la jeune lumière donnait le rose translucide du sucre candi aux jolies maisons basses. Notre troupe de touristes faisait venir aux croisées des indigènes à demi ensommeillés, que notre mémoire optimiste, aujourd'hui, veut toutes voir ravissantes, et qui nous jetaient de bonne grâce les grosses grappes de glycine qu'elles détachaient pour nous de leurs balcons... Ithaque, où chaque cocher, pour désempoussiérer sa pimpante guimbarde, arbore fièrement d'irrésistibles plumeaux frisés et touffus, faits de plumes et de duvets versicolores ; et si sensibles, et si frissonnants au moindre soufflé que, sur ces sièges, ces plumeaux ont l'air d'étranges petits animaux vivants.

Revoyez-vous Nauplie au soir tombant, dans son golfe liquoreux, paisible comme un lac ? Revoyez-vous l'îlot où, jadis, on reléguait le bourreau, et qui est maintenant un gentil petit hôtel où, le soir, on danse ? Et réentendez-vous les cris voraces, exigeants, de ces troupes de jeunes loustri (c'est-à-dire : cireurs de boîtes) qui, comme pour les dévorer, s'abattaient sur les pieds des demoiselles ? En quelques secondes, ils rendaient étincelantes comme des escarboucles des chaussures que la boue de Mycènes et la poussière d'Epidaure enrobaient.

Revoyez-vous Mykonos dans une glu de soleil ; et ses maisons blanches entre lesquelles l'ombre est si épaisse, si pulpeuse, si nourrissante, qu'on a l'impression de la déguster, dans sa bienfaisante fraîcheur, comme un sorbet ?... Revoyez-vous Syra où, dans cinquante boutiques, on vend un nougat si justement fameux qu'on a construit en « semblenougat », pour en faire une gigantesque enseigne, la cathédrale neuve qui surplombe la ville ?... Revoyez-vous Famagouste, à Chypre ? Les docks hideux qu'y a construits l'Angleterre ; et, derrière ces docks, ces ruines gothiques où les palmiers poussent, où les chameaux ruminent ; ces murailles vénitiennes où subsiste, au-dessus des portes, le Lion Allé qui vit passer Desdémone et Othello ?...

La terre quittée, on retrouvait les aises et les habitudes du paquebot, le pont-promenade que le cher Marcel Boulenger arpentait infatigablement (hélas ! il ne devait plus revoir cette Grèce qu'il aimait tant !); le petit bar aux boiseries châtaines où nous bûmes tant d'ouzo et mangémes tant d'olives ; où le vivace Roger Vitrac parvenait à troubler le calme des touristes hollandais ; où André Thérive ne ratait pas un calembour ; où la foi de Gabriel Boissy rivalisait avec l'érudition de Mario Meunier ; et où, un peu avant l'heure des repas, de charmantes jeunes filles, de ravissantes jeunes femmes, revenues à bord un quart d'heure plus tôt, recrues de fatigue, réapparaissaient aussi fraîches que leurs robes du soir, et embellies d'avoir passé la journée près d'Hélène, près de Nausicaa, près de Daphné...



DELLOS

Photo G. Seraf



MYCONOS.

Photo S. P. Alphen.



# JEUX D'OMBRES SUR L'HELLADE

STYLES DE VIE DU MONDE MINOEN

PAR

ROGER CAILLOIS

Le début du siècle aura fait vieillir la Grèce de plus de deux mille ans, comme les fouilles antérieures avaient étendu son empire à l'Est et à l'Ouest jusqu'aux rivages extrêmes de la Méditerranée. Dans cette double immensité d'espace et de durée, l'hégémonie politique et culturelle d'Athènes n'est jamais que le plus transitoire, le plus localisé des phénomènes. Réduire par goût ou par habitude à l'histoire d'une ville pendant quelques dizaines d'années une civilisation dont le domaine s'inscrit de la Sicile à l'Asie mineure et qui, par la première période du Minoen ancien, touche au néolithique, est une bien étrange entreprise. Pratiquement, elle semble surtout fondée sur l'ignorance : aussi n'est-ce pas dans la réalité qu'il conviendrait de chercher les origines de l'image commune de la Grèce, mais dans les lois psychologiques qui commandent la formation des idées simples.



PALAIS DE CNOSSOS

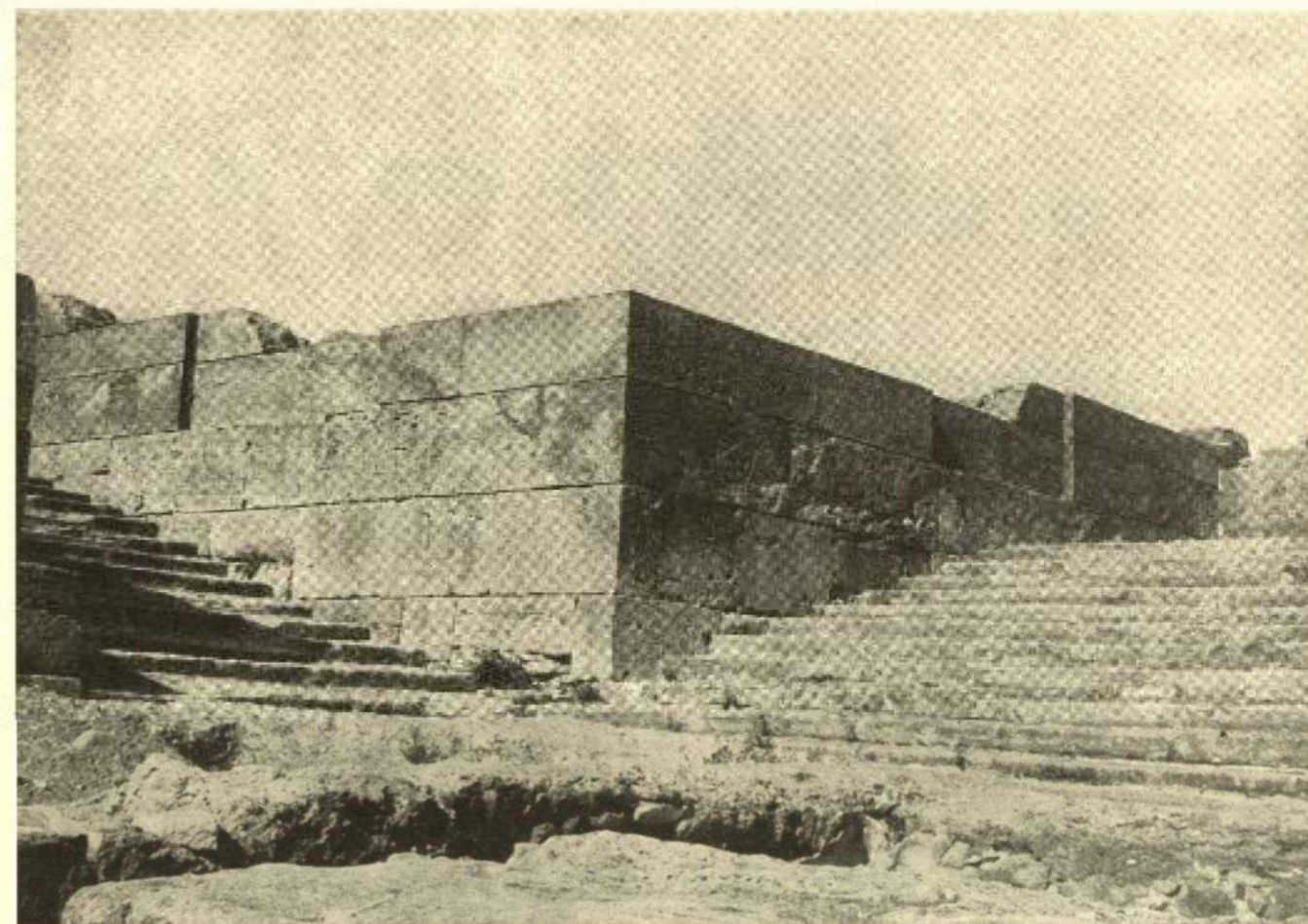
L'histoire et l'archéologie présentent la terre des dieux comme variée, disparate, au centre des plus diverses influences, extraordinairement plastique, en continuelle métamorphose : terre humaine par excellence. A la concevoir à travers les tragédies de Racine et les tableaux de Poussin, on a fini par en faire un monde dégagé du temps comme de l'espace, immobile, sans devenir, implicitement défini comme unique, homogène, autonome.

Mais à peine le voyageur a-t-il posé le pied en Grèce que, comme au pays des vampires, les fantômes viennent à sa rencontre. Il est loisible de prendre Corfou pour première escale. La Gorgone du fronton pose déjà des énigmes insondables et plonge sans tarder le visiteur dans l'ombre de l'histoire. Le démon est agenouillé au centre, le corps de profil, la tête de face, les deux bras pliés, l'un tourné vers la terre, l'autre vers le ciel, de façon à esquisser une

sorte de *croix gammée humaine*, le corps étant dans l'attitude dite de la *course à genoux*, qu'on retrouve aussi bien sur ce fronton archaïque que sur tel sceau cylindrique assyrien, tel relief de basalte de l'Asie occidentale (Karkemich, 2.000 ans av. J.-C.), tel moule du Kentucky pour l'Amérique du Nord, ou telle broderie des Chango en Afrique occidentale. La Gorgone est entourée de lions également représentés de profil avec la tête de face. Une même aire de comparaison est possible, qui conduirait cette fois aux images rupestres de l'Atlas saharien, sinon à la sculpture de l'époque moyenne de l'âge de pierre.

Ceci n'était qu'un avertissement : en Crète, le dépaysement est complet. Le Parthénon et le Palais de Minos n'admettent pas de commune mesure. Là « masse de calme et visible réserve », le style d'un peuple qui sait, semble-t-il, faire la part du feu et séparer le profane du sacré, mieux dit : le style d'hommes vivant dans l'ordre esthétique, pour qui, par conséquent, la *notion de réussite* joue le rôle suprême. Ici, l'habitat d'une existence toute sacralisée, immense dédale contrastant avec la simplicité de la maison classique, et dont on comprend que le souvenir devenu légendaire ait abouti au mythe du Labyrinthe. A la fois palais, temple et entrepôt : d'énormes jarres ornées de pieuvres stylisées qu'une structure délibérément géométrique rend plus horribles, comme si l'ordre ajouté à l'épouvantable accroissait encore sa force vive ; aux murs, des théories d'hommes et de femmes portant des objets rituels, les hommes peints en rouge et les femmes en ocre clair ; les longs cheveux bouclés tombent très bas le long du dos et la taille est si serrée dans un cercle de métal qu'on la dirait prise dans une bague.

C'est le monde d'Ariane ressuscité. Ici encore, la lé-



PALAIS DE PHAESTOS

Photo Marguerite Lang

gende doit rendre des points à l'histoire, la poésie à la réalité. La tendre héroïne qui guida Thésée dans le Labyrinthe n'est autre que la Très-Sainte (*ari-adne*) manifestation de la déesse suprême au même titre que Notre-Dame du Mont (*Dictynna*), maîtresse des hauts-lieux, adorée sous la forme d'une pierre brute et, plus tard, identifiée à Déméter, au même titre encore que la Douce Vierge (*Bri-tomartis*), alternativement céleste et infernale, poursuivie par Minos, le Taureau divin.

Il semble bien, en effet, qu'il faille reconnaître dans le roi minoen un exemple du monarque temporaire, prêtre, sorcier et dieu tout ensemble, responsable de la fécondité des femmes et de la fertilité du sol, si bien défini et illustré par Frazer. Les témoignages de Platon, de Strabon et de Denys d'Halicarnasse se laissent aisément interpréter à cette lumière. Le roi Minos, identique au Taureau divin, que connaissait déjà l'Asie au IV<sup>e</sup> millénaire, est l'incarnation vivante du Minotaure. Sa puissance est revêtue de toute l'ambiguïté du sacré : cause efficiente des biens, mais redoutable à voir en face comme à toucher, vénérable et repoussant, monstre et dieu. Choisi par la volonté divine, il règne pendant neuf ans. Quand le cycle magique s'achève, l'influx surnaturel est usé, d'où dépendait sa puissance. Il gravit alors la Montagne Sainte pour rencontrer le dieu dont il participe mystiquement et rajeunir en communiant avec lui la grâce épuisée. Le

voici dans la grotte même du Minotaure, le divin Labyrinthe dont son palais de Knossos n'est que la transposition humaine. C'est le moment de la mort du dieu et de sa résurrection et la contrée tremble, à l'instant, elle aussi, de périr et de renaître. La continuité du monde doit être assurée. Dans l'île, on offre partout des sacrifices. Quant à Minos, il disparaît à jamais dans la grotte ou redescend du haut-lieu, pourvu pour un nouveau cycle d'un influx neuf.

Sans doute était-ce à cette occasion que les sacrifices humains étaient requis, car la valeur de la victime devait être à la mesure de la crise que la cérémonie était destinée à dénouer heureusement. On se servait alors vraisemblablement du tribut des sept jeunes gens et des sept jeunes filles réclamés à Athènes précisément tous les neuf ans. On retrouve ainsi la légende de Thésée. Le labyrinthe, cette fois, est le palais même de Knossos aux immenses détours, aux innombrables salles. Son nom même le prouve : c'est la demeure consacrée à et par la « labrys », la double hache sacrificielle qu'on y rencontre gravée sur les piliers, peinte sur les poteries, incisée sous les revêtements des murs pour les protéger magiquement de son occulte présence, accompagnant le mort au tombeau pour le garantir des dangers de l'autre monde et qui, dans le Caucase, sous la forme d'une double lance, mais sous un nom à peine déformé est devenue l'arme de Saint-Georges. Fétiche



DANS LA PLAINE DE MESSARA (CRÈTE).



JARRE ORNÉE DE « CABRYS »

bisexuel selon Evans, symbole, selon Cumont, de la foudre qui fend les arbres de la forêt, engin de mort « qui communique au bras humain la force surhumaine de dompter, d'anéantir la vie », selon Glotz, la double hache représente la suprême condensation du sacré, l'arme qui tue le taureau divin et qui se présente si souvent figurée entre ses cornes, l'antique outil par lequel le sacrificateur fait passer de la bête à l'homme l'énergie virile du dieu.

C'est ce signe qui préside aux courses de taureaux solennelles, jeu dangereux avec la divinité, à quoi on obligeait peut-être les jeunes gens réclamés en tribut et dont on ferait volontiers le péril dont Ariane sauva Thésée, si le récit traditionnel n'évoquait pas plutôt l'idée d'une descente aux enfers, où l'initié seul sait trouver son chemin, instruit par l'enseignement d'une déesse. Quoi qu'il en soit, pour les tauromachies, une fresque de Knossos montre assez de quoi il s'agissait.

Le jeune homme, la jeune fille se tiennent debout, presque nus, en face du taureau chargeant, tête baissée. Ils s'engagent entre les cornes de la bête, dont les pointes passent sous leurs aisselles et ainsi placés, ayant saisi dans l'espace d'un éclair la base des cornes et s'en servant comme de barres parallèles, ils exécutent un dangereux rétablissement au moment où le taureau, relevant la tête, les projette en l'air pour se débarrasser d'eux. Ils retombent alors sur l'échine même de la bête, d'où ils prennent appui pour un nouveau saut périlleux, au terme duquel ils touchent le sol avec grâce, reçus dans les bras d'un partenaire attentif.

Ces courses acrobatiques, source lointaine des grands jeux grecs, faisaient encore apparaître la communion avec le dieu sous son double aspect de joie et de risque. Elles manifestent, en même temps, le dualisme fondamental de la civilisation minoenne : l'extrême élégance de l'art au service des plus nocturnes réactions vitales. C'est avant l'effort intellec-



PALAIS DE MALIA (CRÈTE)

tualiste des Milésiens : le monde est encore régi par le gouvernement des forces profondes, des impératifs dionysiaques, des impulsions telluriques. La confrérie des Courètes, analogue pour l'essentiel aux sociétés initiatiques secrètes des populations primitives, célèbre en Messénie la Vierge-Mère divine et, en Crète, Minos-Zeus lui-même dont la vie commence à la grotte de la Nativité du mont Ida et se termine au Saint-Sépul-

cre du mont Iouktas pour reprendre les expressions à peine trop chrétiennes de Gustave Glotz : la passion des Dieux est partout la même. Les Courètes, dansant, heurtant leurs boucliers, chantant un hymne dont on a récemment retrouvé la transcription grecque à Paléokastro, aidaient chaque année la renaissance du Zeus crétois et on voyait jaillir de l'ancre une flamme éclatante au moment où, disant-on, coulait le sang de la naissance même du dieu : autant de caractères qui signalent un rite de fertilité.

De même, l'accouplement de Pasiphaë, l'enlèvement d'Europe, renvoient à d'anciennes hiérogamies avec le Dieu Taureau, où la prêtresse, symboliquement ou réellement, se livrait à l'animal pour assurer la fécondité de la terre, cependant que, dans l'Inde, un rite analogue s'effectuait avec le cheval et, en Egypte, avec le bouc sacré du dieu Min.

Les peintures du sarcophage d'Haghia Triada montrent comment on évoquait les morts : par un vase sans fond, comme le tonneau des Danaïdes, dont on comprend alors la signification rituelle, la prêtresse répand sur le sol le sang du sacrifice que les fantômes viendront boire pour en tirer une vie éphémère.

Magie agraire, magie des morts, rien ne manque vraiment pour rattacher la vie Minoenne à celle des tribus primitives. D'ailleurs, n'a-t-on pas décrit les premiers habitants de l'Hellade comme des sauvages demi-nus, campés sous des huttes de branchages, armés de haches et de couteaux d'obsidienne, usant de poteries grossièrement incisées, fiers des plumes de leur coiffure et des



POIDS-ÉTALON EN PORPHYRE

cailloux polis de leurs bracelets? On a évoqué les Polynésiens, et la comparaison s'est étendue des mœurs aux mythes, car rien ne ressemble au mythe d'Ouranos et de Gaïa comme le récit polynésien de la séparation de la Terre et du Ciel. Plus encore, autour des divinités se presse l'assemblée d'étranges démons dont la forme composite participe de tous les règnes de la nature et qui laissent loin derrière eux pour l'horreur et l'extravagance les créations les plus soutenues de Sumer et d'Elam : seules, les inventions systématiquement monstrueuses d'un Jérôme Bosch soutiendraient honorablement la comparaison avec, par exemple, les empreintes de sceaux des fouilles de Zacro, encore que leur utilisation paraisse avoir été de nature plus commerciale que religieuse. Ici, une femme aux jambes de griffon et à la voilure de papillon ; là, une tête de cerf surmontée d'un unique, gigantesque et large andouiller et flanquée de deux bras humains ; là encore, un profil dans l'attitude de la course, où sont accrochées deux ailes inutiles et que termine une tête de chèvre barbue à cornes de bélier.

Au regard de ces cauchemars, au sein de cette pure magie éloignée de l'intelligence apollinienne comme du mysticisme dionysiaque et qui ne connaît que souillures tenaces et contagieuses, que malédictions de prêtres agitant des manteaux de pourpre vers le soleil couchant, qu'envoûtements et exorcismes, comme l'a mis dernièrement en lumière P.-M. Schuhl, la vie matérielle s'entoure du plus délicat raffinement. La perfection des fresques n'est plus à vanter. Le fini de la sculpture n'a rien à lui envier, tant l'ingéniosité de l'artiste a su varier la matière, styliser la forme sans figer l'expression, se contentant peu de la représentation toute théorique qu'exige, sans plus, la magie. Telle cette tête de taureau de stéatite noire, au muffle incrusté de nacre, aux cornes plaquées d'or, aux yeux de cristal de roche où une pierre pourpre simule, au centre, la pupille. On poursuit le commode avec autant de précision qu'on mettait de soin à parachever la création artistique : les installations hydrauliques de Knossos ont inspiré aux archéologues assez de pages lyriques pour qu'on puisse se dispenser d'en parler encore. Dans le costume, la mode semble s'être maintenue au joli et comporte, en tout cas, plus de coquetterie que de noblesse, plus de charme que de véritable grandeur : ce sont, en effet, des robes à volants, des jupes à ramages, des crinolines à bouillonnés, des corsages à manches bouffantes, lacés au-dessous des seins laissés nus, des chaussures à talons et, sur la tête des élégantes, où des épingles d'une extraordinaire richesse maintiennent des accroche-cœurs, des franges et des bandeaux, des toques, des bérêts et des turbans ornés de plumes et d'aigrettes.

Il semble difficile au premier abord de concilier ces évocations qu'on situerait plutôt dans les salons du Second Empire, dans les milieux les plus dépourvus de vie profonde ou même, très élémentairement, de conscience humaine, avec l'univers de violences et de terreurs qu'on a vu envelopper de toute part cet édifice de lumière. Mais c'est trop oublier que le faste relève de la même conjuration d'instincts car c'est pré-

cisément dans un monde magique qu'aucun détail de la vie matérielle n'est indifférent, toute modification risquant de déchaîner quelque catastrophe lointaine et démesurée. Si le roi-prêtre est une victime désignée, comment ne pas le charger de la présence mystique des pierres et des métaux? L'être se sent aux mains de puissances dont il ne doit pas être indigne et dont le reflet le pare d'une constante et périlleuse splendeur.

Ainsi, dans le cas particulier, le luxe même suppose l'emprise des ténèbres jusque dans les étincelantes manifestations de la vie mondaine. Il s'agit partout de valeurs souveraines, si bien qu'aux détails de la toilette comme aux détails des rites, la même attention émue est requise. Toute peur suscite une plus grande prudence dans les limites du danger, un plus grand détachement dans celles de la sécurité, quelque insolence ici et là qui défie, rassure ou joue la carte du prestige contre l'agression des spectres. Croire au faste et dédaigner la pure beauté, faire de l'art du cérémonial l'esthétique même : quelle impressionnante hérésie. Mais rien ne saurait en vérité mieux manifester que les puissances de l'ombre n'ont pas abdicqué et qu'il n'est pas encore de paix entre l'homme et son âme.

Il faut errer à l'instant de la grande clarté, dans les ruines du Palais de Knossos. On y cherchera en vain la trace de la moindre qualité intellectuelle. Harmonie, ordre, symétrie, toutes les incidences par lesquelles l'art classique rejoint la géométrie et la ligne sévère des plus parfaites constructions de l'esprit, sont également absentes, comme exclues dès le principe par une ardente, inextinguible éruption. Les aspects opposés et parents décrits tout à l'heure se superposent perceptiblement en ces lieux, dont la voyante crudité est encore rehaussée par le ciment des restaurations d'Evans. La complication et le mystère s'y marient avec l'ostentation et l'apparat. Les hautes terrasses, les propylées à colonnes massives, les balcons s'ouvrant sur les paysages de la mer et les horizons des plaines, indiquent un goût prononcé du théâtral, mais voici sans transition celui du secret : dans les minuscules patios dont la distribution capricieuse contraste avec l'évidence et les dimensions de la grande cour centrale, dans les couloirs en équerre, les escaliers inattendus et inutiles, les puits de lumière, les salles même dont l'entrée n'est jamais au milieu, dans l'intervalle des

alignements de colonnes, mais dans une encoignure — quand ce n'est pas la colonnade elle-même qui se déplace du centre vers les côtés, doublant deux murs consécutifs et venant former aux trois-quarts de la pièce un angle droit incongru. C'est ainsi une architecture de contes de fées orientaux avec l'aspect en même temps pratique, incompréhensible et dramatique que prennent volontiers les souterrains dans les romans d'aventures que la civilisation urbaine a fait naître : à la fois *les Mille et une Nuits* et *les Mystères de Paris*. On imagine vite que les poèmes de Saint John Perse décrivent une civilisation de cette sorte : « Lois données sur d'autres rives, et les alliances par les femmes au sein des peuples dissolus, de grands pays vendus à la criée sous l'inflation solaire, les hauts plateaux pacifiés et les provinces mises à prix



LE PRINCE AUX FLEURS DE LYS (FRESQUE DE KNOSSOS)

dans l'odeur solennelle des roses..., les capitaines pauvres dans les voies immortelles, les notables en foule, venus pour nous saluer, toute la population virile de l'année avec ses dieux sur des bâtons... des célébrations de fêtes en plein air pour des anniversaires de grands arbres et des

cérémonies publiques en l'honneur d'une mare, des dédicaces de pierres noires, parfaitement rondes, des inventions de sources en lieux morts, des consécration d'étoffes à bout de perches à l'approche des cols, et des acclamations violentes sous les murs, pour des mutilations d'adultes au soleil, pour des publications de linges d'épousailles!

Ces lignes, où chaque détail renvoie à un usage répandu, conviennent sans doute au monde minoen, mais n'évoquent en rien, semble-t-il, le visage classique de la Grèce, sanctuaire éthéré de l'équilibre et du bonheur. Mesure, raison, sagesse, harmonie, ces qualités décrivent le Parthénon et n'ont pas même leur enfance à Knossos. Mais il n'est pas indifférent qu'elles aient été conquises pied à pied sur les valeurs barbares et non reçues en cadeau d'on ne sait quelle généreuse grâce. Le calme de ces dieux n'est

ainsi qu'une victoire toujours menacée et c'est alors qu'il prend son véritable sens, car, chèrement acquis et jamais bien obtenu, le voilà, aussi plein, significatif et admirable qu'on aurait dû le tenir pour vide et inintéressant en le jugeant sans perspective et sans abîme. Qu'on regarde, au fronton d'Olympie, l'Apollon *hyperdexios*, étendant le bras qui fait vaincre : sa sérénité n'est pas un don de la nature, un effet de l'habitude, mais le fruit à peine mûr de l'effort. Il faut presque évoquer cet « ordre » qu'un mot illustre et malheureux

fait régner après les répressions et les massacres. Cette placidité conquise est conquérante à son tour. Ce sourire qu'on conçoit sur les lèvres du dieu, mais qui n'arrive pas à y naître, exprime un triomphe toujours à reprendre, toujours à achever, toujours aussi

à dompter, de peur que, s'exaltant jusqu'à l'ivresse, il ne devienne l'occasion de la chute. La constante imminence de la victoire justifie la détente, non l'abandon. Le vainqueur doit encore veiller, capable à tout instant de la mobilisation immédiate de son énergie, car les rétives puissances qu'il domine ne cèdent jamais. A vrai dire, la tension même subsiste, mais cette exigeante accalmie la stabilise, lui donne sa forme, lui permet le style. C'est l'instant dangereux où l'Athlète, qui sent plier son adversaire voit soudain qu'il lui faut encore maîtriser son propre élan, pour garder l'équilibre quand la résistance se dérobera.

Les rançons des victoires sont les facilités, les relâchements qu'elles persuadent, le développement de la vie dans des réalisations de pure forme. C'est là déjà parler du monde hellénistique.

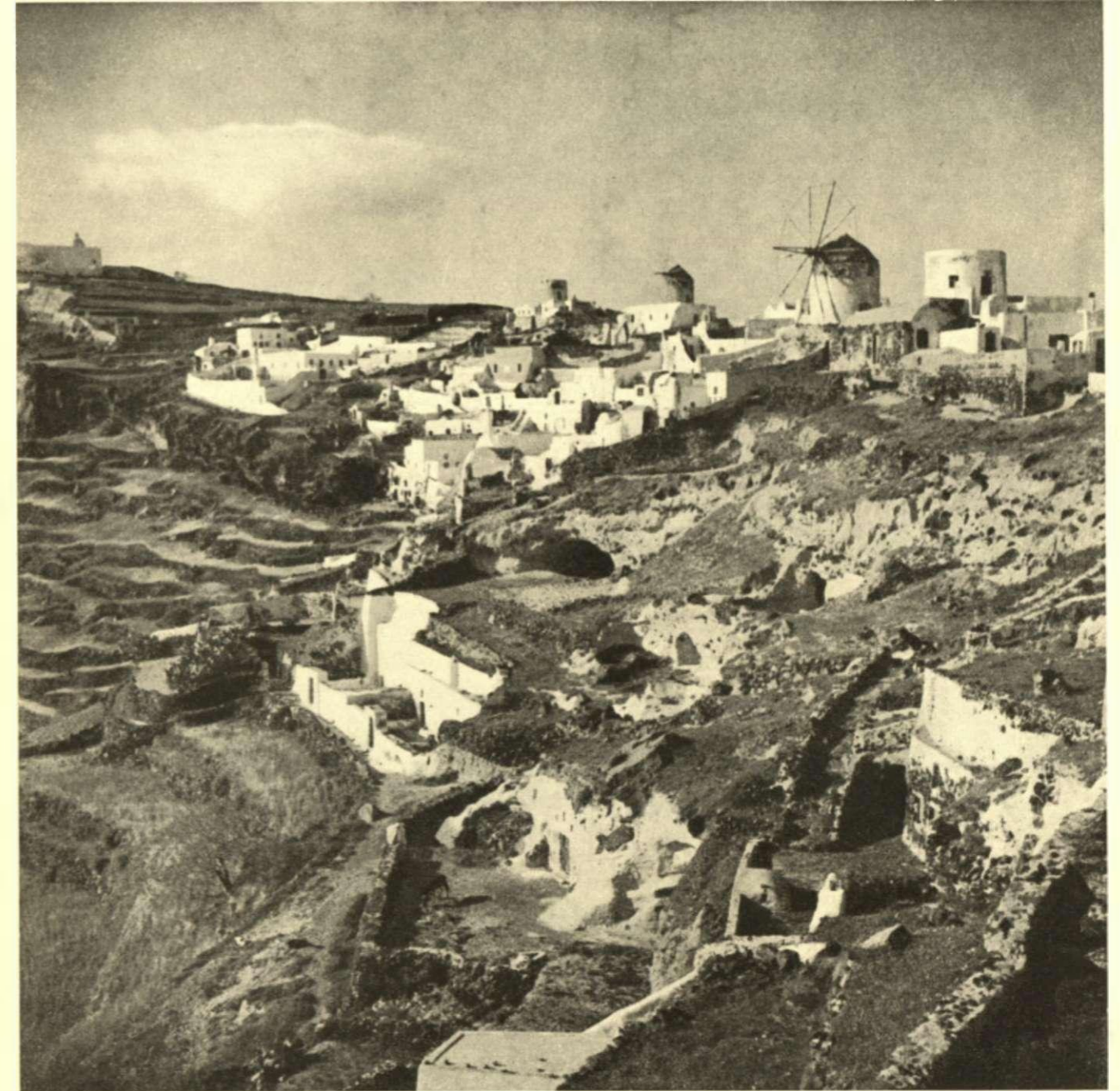
Le calme classique n'aura donc été qu'un sommet éphémère. L'épreuve de forces de la discipline sur ces virulents instincts qui l'exigeaient eux-mêmes comme chef de guerre et sans lesquels il n'aurait jamais été que ce qu'on en a fait : un décor d'opéra-comique, un profil de temple dans un clair de lune de carte postale.

Entre le Labyrinthe et l'Acropole s'est accompli l'enfantement pathétique des héros. Ce qui justifie Thésée, c'est moins d'avoir vaincu le Minotaure que d'avoir eu à le combattre.



SANTORIN

Photo G. Seraf



SANTORIN

Photo G. Seraf

## LE VOYAGE AUX ILES

PAR  
MAURICE RAYNAL

L'EAU semble avoir joué un rôle prépondérant dans le développement de la pensée grecque, indépendamment du rôle historique que le groupe d'îles, qu'elle constitue en somme, lui assignait. Il y aurait un rapport

à évoquer. Aux temps primitifs de l'Égypte, l'on enterrait les morts en les enfermant accroupis dans une outre pleine d'eau. C'était un rapprochement symbolique entre la mort et la naissance, par le rappel de la position du

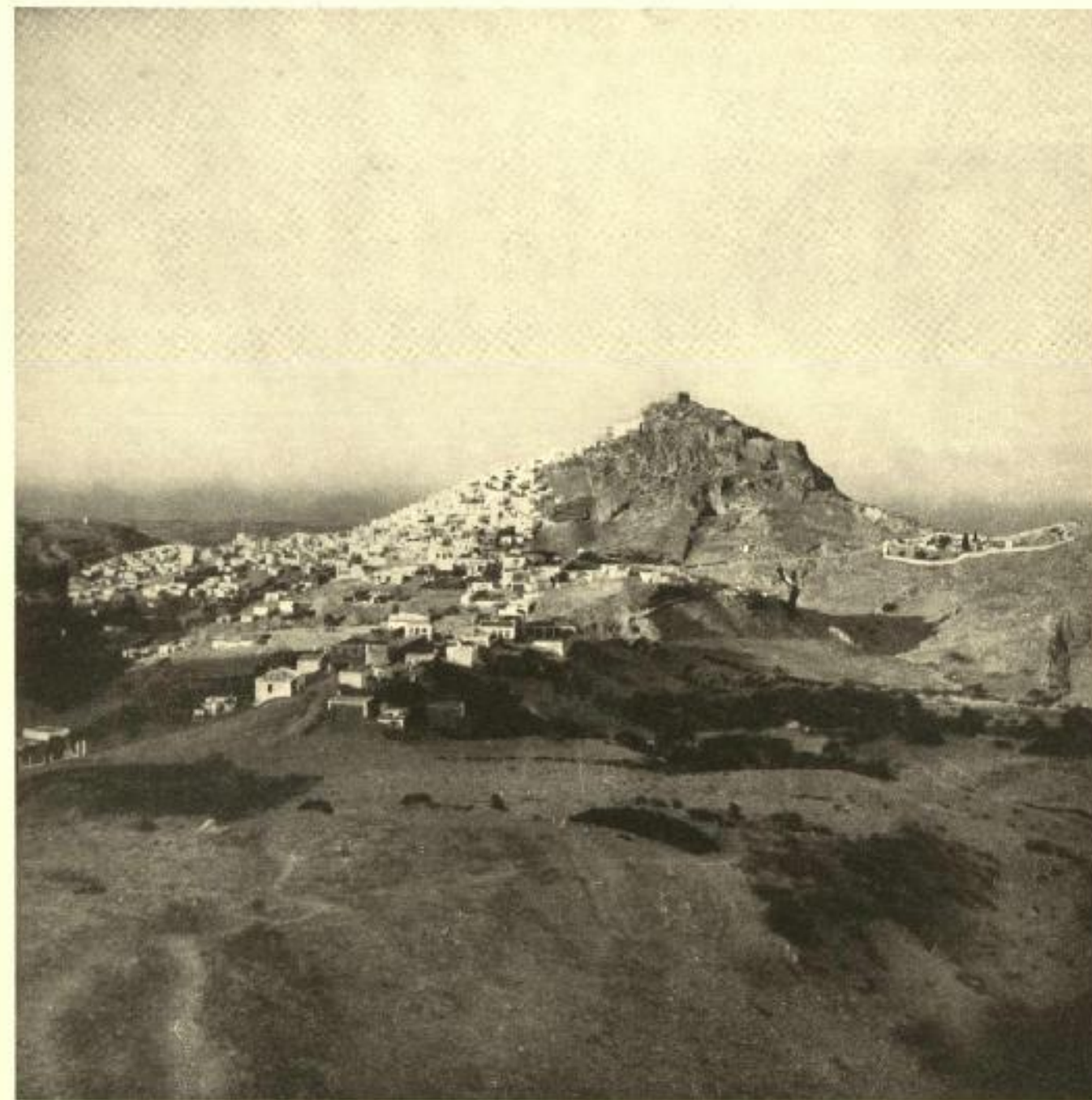


NAXOS.

Photo Dr. Marcel Danis.



Photo Edouard Gage.



SKYROS

Photo Tricoglou.

fœtus dans la poche des eaux du sein de la mère. Cette île humaine évoque-t-elle l'individualisme? Toujours est-il que l'insularité de la Grèce est à la base de l'originalité de sa pensée, de la richesse de son lyrisme. L'île! Il ne peut pas y avoir d'écho dans l'île. Son nom est seul. Et loin. Le mot fait image : île, l'if de son l écrase sa solitude de toute sa mélancolie. Comme elle est propice à toutes les évasions, et comme elle invite aux aventures. Mais aussi la terrible ceinture de sagesse de la mer ne la pousse-t-elle pas, en revanche, à chercher en elle-même le but de toute évasion et à se livrer aux aventures les plus audacieuses dans le cadre des océans inconnus de son individualité? Découvrir son île et l'explorer totalement.

La Grèce a su absolument ce qu'elle savait. Elle a parcourue de la manière la plus fructueuse qui soit, le cercle sans limite qu'elle avait tracé. L'île-Grèce avait créé son but : après l'avoir atteint il ne lui restait qu'à mourir satisfaite.

C'est pourquoi toutes ses îles conservent-elles chacune leur vérité, leur mythe, leur morale. C'est de Lemnos que Vulcain est précipité sur terre par Zeus pour avoir trop joué les individualistes. Vénus est née dans l'île de Chypre, ou tout au moins dans une huître perlière échouée sur son bord. Les Titans révoltés furent enterrés dans des îles, Encelade en Sicile, Otus à Candie, Typhon à Ischia. Ces îles avaient d'ailleurs été formées par les rochers qu'ils

avaient voulu lancer contre les Dieux et qui, révérence parler, leur étaient retombés sur le nez. Jupiter et Junon virent le jour en cette Crête unique dans l'histoire de l'art. L'île de Delos donna le jour à Diane et Apollon. Cette même Délos, Neptune l'avait fait sortir des ondes d'un coup de trident pour en faire un refuge destiné à Latone. On raconte même que, d'abord, l'île de Délos était flottante. Neptune flaira le danger, une île mobile, et la rattacha par des chaînes aux autres Cyclades. Egine vit peut-être la naissance de la sculpture. Daphnis, qui inventa la poésie pastorale, naquit en Sicile, comme Homère peut-être à Chio, l'île des vins. Dans l'île de Claros existait une forêt consacrée à Apollon et qui possédait un curieux sortilège : les chiens des chasseurs s'arrêtaient comme médusés sur sa lisière, et les cerfs venaient les narguer. Le Sommeil, père des Songes et frère de la Mort possédait, aux dires d'Homère, une tranquille villa dans l'île de Lemnos. Hélios, lui-même, le bon Soleil, s'éprit d'une nymphe, Rhodes, qui habitait une île à laquelle il donna le nom de son insulaire. Les vents, enfant du Ciel et de la Terre, ces furieux aventuriers, sont emprisonnés par leur roi Eole, dans les îles Eoliennes. Circé, la magicienne, tenait un antre somptueusement meublé dans l'île d'Aea. Sous l'Etna, en Sicile, les Cyclopes possédaient une succursale. C'est sur le rivage de Lesbos que vint échouer la tête du divin Orphée, coupée par les Thraciennes, ces terriennes. Bacchus, attendri, épousa Ariane abandonnée dans l'île de Naxos. Et Samos, et Cithère, et Ithaque, Seyros, Thasos, Thera (la volcanique Santorin) et Pathmos et S. Iamane et toutes les Cyclades et les Sporades et les Ioniennes conservent, à travers l'histoire de la pensée humaine, la suprématie de mondes mystérieux encore que strictement limités comme sont les astres, voire la Terre, cette petite île dans l'univers.



Photo Costas Colzambassis

★  
La Grèce antique, vous le savez, était fort pauvre en eau potable. Seuls quelques ruisseaux brillaient, mais davantage par leur réputation historique que par celle d'un débit dont la belle saison asséchait généralement les différents cours. Par contre, l'Hellade était rongée, sur presque toutes ses côtes, par des ondes marines propres



Photo T. M. 1911

seulement à une consommation régulière de tempêtes, de monstres, de cataclysmes ou d'aventures dangereuses. Dans ces conditions, il était à prévoir que l'élément aquatique se verrait immédiatement défié de la bonne manière. Et c'est ainsi qu'il fut élevé par la mythologie, lui qui faisait crever tout, à la dignité suprême de Père de Toutes Choses. Oceanos, l'un des Titans, chargé de la représentation divine de la mer, se vit attribuer la paternité de tous les êtres vivants : animaux, végétaux, hommes et femmes y compris.

On pourrait croire que ceci se passait en un temps où les Sept Sages n'avaient pas encore inventé la Sagesse apollinienne et que seule, venue d'on ne sait quel Shanghai d'Extrême-Orient, l'aventure diônysiaque, ce premier péril jaune, et si attirant, interdisait encore aux Grecs d'aimer ce qu'ils aimaient pour les inviter à aimer seulement ce qu'ils n'aimaient pas, suivant le plus immortel des principes de l'indécrottabilité humaine.

Or, il n'en est rien. Elle survint cette Sagesse. On imagina une sorte de société de ses amis, comme fit notre Musée du Louvre, on créa même un néologisme approprié : philosophes ; c'étaient les révolutionnaires, les esprits forts du temps. Comme de juste, on ne tarda pas à éprouver les premiers effets du chambardement général annoncé. Et Thalès, le plus sage de ces sages, décida d'abord qu'Océanos n'avait jamais existé et que l'eau, la simple aqua simplex, l'eau sans Oceanos, l'eau toute seule était à l'origine de la vie.

Le plus étonnant de l'aventure, c'est que la science moderne est d'accord avec les admirables sciences et presciences grecques pour soutenir l'origine marine de la vie, comme la pensée d'aujourd'hui accepte toujours celle des Grecs qui tracèrent une fois pour toutes la route qui conduit à la vérité. Mais ne furent-ils pas aidés, dans cette tâche, pour ce tempérament passionné que développe si profondément l'insularité?

Je ne sais pourquoi je songe à cette étrange coutume d'une tribu nègre de l'Afrique occidentale. Quand le roi tenait son conseil, lui-même ainsi que tous ses conseillers, demeuraient plongés dans d'énormes vases remplis d'eau, rangés en cercle. Seules les têtes émergeaient.



## ESCALES D'ULYSSE

Les peintures reproduites ici figurent à la Bibliothèque du Vatican dans la Salle des « Noces Aldobrandines ». Elles furent découvertes dans la « Via Graziola » sur l'Esquilin en 1848 et offertes à Pie IX en 1853. Elles couvraient la zone supérieure d'un portique long d'environ 14 mètres. Ces peintures, par l'originalité de la conception et leur beauté technique, représentent un des plus beaux monuments de l'art grec. Elles remontent à la fin de la République ou au commencement de l'Empire. Nous les présentons dans l'ordre odysseén.

ROGER VITRAC.

★  
Ulysse arrive dans le pays des Lestrygons. Quatre vaisseaux sont ancrés. Le héros a envoyé trois hommes pour explorer le pays, lesquels rencontrent la fille d'Antiphante. En avant, la Nymphé de la Source, avec une amphore. (Reproduction page 26.)

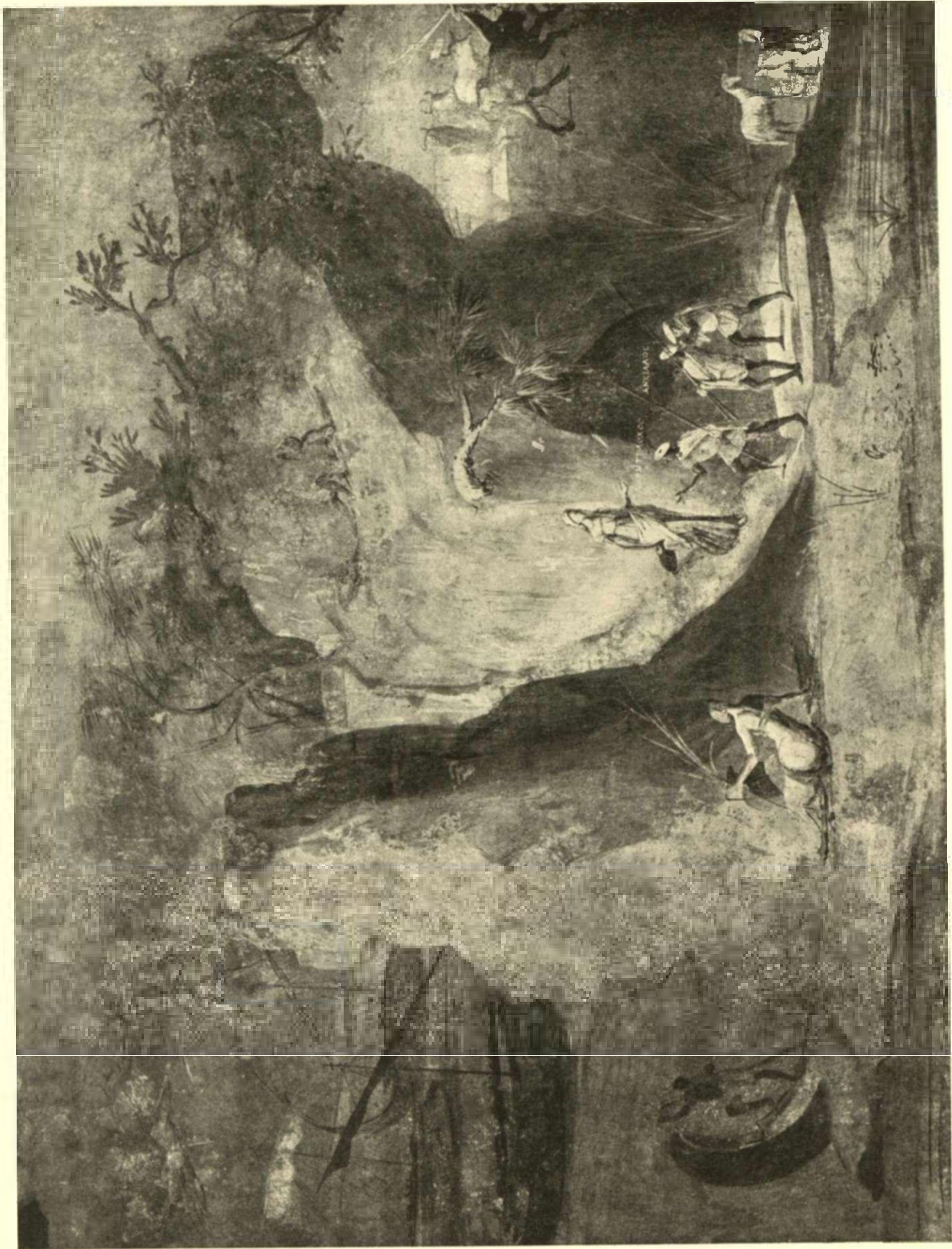
★  
Les Lestrygons assaillent la flotte d'Ulysse. En haut, est Lamos, la ville des Lestrygons. A droite, le roi Antiphante sur la plage, avec un manteau azur, excite les géants à exterminer les Grecs. (Reproduction page 27.)

★  
Les Lestrygons détruisent la flotte d'Ulysse. Scène de terreur dans laquelle on voit les Lestrygons qui traînent sur la rive les vaisseaux brisés, montent sur les montagnes pour y chercher des pierres et lancent

des rochers. Sur la surface des eaux émergent les têtes des naufragés. (Reproduction page 28.)

★  
Ulysse navigue vers l'île de Circé après avoir échappé à la fureur des Lestrygons. Trois jeunes filles s'entretiennent sur un écueil. Sur la colline, quelques personnages masculins représentent peut-être la rencontre d'Ulysse avec Hermès. (Reproduction page 28.)

★  
Ulysse dans la maison de Circé. La magicienne, avec un rameau à la main, ouvre au héros la porte du palais ; à ses côtés, une domestique. Le héros est protégé par Hermès. C'est pourquoi, à droite, on voit la femme, agenouillée, implorer sa pitié, pendant que la domestique s'enfuit, épouvantée. (Reproduction page 29.)





LE  
PLUS BEAU  
DES PRINTEMPS  
DANS LE PLUS BEAU PAYS

## La Croisière Classique en Grèce Printemps 1937

*aura lieu à bord du*

**C H A M P O L L I O N**

*des Messageries Maritimes*

sous le patronage de S. E. N. Politis, Ministre de Grèce à Paris,  
de la Direction des Musées Nationaux et de l'École du Louvre, de  
la Société des Amis du Louvre et du journal *le Jour*.

### du 22 mars au 11 avril

MARSEILLE, TUNIS, DOUGGA, PORTO EMPEDOCLE, GIRGENTI,  
CANDIE, CNOSSOS, SANTORIN, RHODES, COS, PATMOS, DELOS,  
MYCONOS, TINOS, LE PIRÉE, ATHÈNES, NAUPLIE, MYCÈNES,  
ÉPIDAURE, GYTHEION, MISTRA, SPARTE, KATAKOLO,  
OLYMPIE, ITEA, DELPHES, ITHAQUE, CORFOU, PALERME,  
MARSEILLE

*Pour tous renseignements s'adresser aux bureaux du "Voyage en Grèce",  
1, rue de l'Échelle, Paris (1<sup>er</sup>). Téléphone : Opéra 61-21*

*Les Escales d'Ulysse auront lieu au mois de Juillet, Août et Septembre,  
à bord du S/S Hellas.*

*Pour tous renseignements s'adresser aux bureaux du "Voyage en Grèce",  
1, rue de l'Échelle, PARIS-1<sup>er</sup>. Téléphone : Opéra 61-21*





Photo Makovska.

## LISTE DES

CROISIÈRE organisée par « LE VOYAGE EN GRÈCE »  
sous le patronage du journal « COMÆDIA », à bord  
du s/s HELLAS, du 6 Août au 25 Août.

Conférenciers :

MM. Gabriel BOISSY et Daniel ROPS

Mlle B. ALARD  
Mlle H. ALBARIC  
M. J. ANSAULT  
Mlle H. AUBERT

M. E. BECH  
M. et Mme H. BENAZET  
M. G. BERGER  
Mlle G. BEULNE  
M. F. BEURIER  
Dr H. BIERMANS  
M. A. BLUM  
M. et Mme G. BOISSY  
Mlle C. BONNAUD  
Mme M. BONNIER  
M. R. BOURQUIN  
Abbé F. BRECHER  
Mlle M. BREITTMAYER  
M. L. BROSSIER  
Mlle G. BROWNE  
Mlle J. BUCHWEILLER

Mlle G. CACAULT  
M. et Mme J. VAN CAMPENHOUT  
Mme J. CANELLOPOULOS  
M. et Mme J. CAZALBON  
Mlle J. CHATS  
Mlle E. CHATRY  
Mlle S. CHOMETTE  
Mlle O. COINE  
Mlle Y. CUINIER

M. G. DAMOND  
M. et Mme J.-P. DAVID  
M. et Mme L. DELAFON  
M. H. DELAFON  
Mlle M.-T. DELAHAYE  
M. et Mme A. DELFAUD  
M. M. DELORT  
Mlle M. DELORT  
Mlle J. DEVE  
Mlle H. DEVE  
Mlle C. DERVENN  
M. L. De La FOREST DIVONNE  
Mlle R. DOMERGUE  
Mlle M. DONGIER  
M. E. DRAPANASKY

Mlle B. FAURE  
Mlle G. FEUERSTOSE

Mlle L. FONTANT  
M. R. FRADET

Abbé L. GIVET  
M. S. GOLDEWSKI

Mme F. GROSHEINTZ  
M. J. GUILLARD

M. et Mme H. HAFFNER

M. A. ISNARD de Ste LORETTE

Dr M. JACOD  
Mme H. JOHNOVA  
Mlle M. JOUBERT  
M. M. JUNCAR

M. R. KIEFFER  
Mlle E. KLEIN  
Mlle S. KIRCHER  
M. J. KNEPPERT  
M. et Mme A. KUGLER

Mme A. LAMOTTE  
Mlle M. LANG  
Mlle Y. LANORE  
Mlle M.-T. LANORE  
Mlle A. LASCOMBE  
M. et Mme J. LAVERNY  
Mlle A. LEAUTAUD  
Abbé L. LEFEVRE  
Mlle S. LUY

Mlle J. MADY  
Dr P. MALE  
Mlle C. MARANDET  
Mlle M. MARTINET  
Mme A. MARTIN  
M. A. MARTINET  
Mlle M. MARTINET  
M. G. MARTIN  
Mme M. MASSOULI  
M. J. MAZE  
Mlle J. MONDELLI  
M. et Mme R. MONTAGNET  
M. et Mme A. MEYER-BABUCCI

Mlle E. OUMANSKY  
Mlle H. ORTIAL

Mlle L. PAQUIER  
M. C. PAQUE  
M. A. PINEAU  
Mme M. PODHAJSKA  
Mlle A. PROEBSTER  
Mlle J. PROT  
Mlle J. M. POUFF  
M. L. LADIGUE

M. et Mme A.-R. RAULOT

M. P. REGINAULT  
Mlle G. REGNIER  
M. H. RIVIEREZ  
Mme Y. RIVIEREZ  
M. G. ROBIN  
M. M. ROCHE  
M. et Mme Daniel ROPS  
Dr J. ROSENBLAT  
Mlle A. ROUTIER  
Mlle L. ROUX  
Abbé L. RUE

Mme M. SATIAS-CORRARD  
Mlle M.-L. SAVART  
Mlle P. SAVART  
Mlle A.-M. SCHAEDLIN  
Mlle R. SCOONES  
Mlle M. SÉNÉCHAL  
M. et Mme P. SUCHER  
Mlle E. SUTTERLIN

Mlle M. TAILLEUR  
Mlle F. TARNEAUD  
M. E. TÉRIADE

Mlle G. VERGOBBI  
Dr et Mme J. VIDAL  
M. Roger VITRAC

Cte et Cesse de WELEWSKI

M. et Mme M. ZYROMSKI



## PARTICIPANTS

CROISIÈRE organisée par « LE VOYAGE EN GRÈCE »  
sous le patronage des « AMIS DU MUSÉE CARNAVA-  
LET » à bord du s/s HELLAS, du 25 Août au 13  
Septembre.

Conférenciers :

MM. François MAURIAC et Jean-Louis VAUDOYER

M. CORYN  
Dr Ch. COUTELA  
M. et Mme Y. COUTURIER

M. M. DANIS  
Mlle J. DANIS  
M. R. DELLOYE  
Mme R. DELPLACE  
Mlle J. DELPLACE  
Mlle Y. DELPLACE  
Mlle F. D'ENCAUSSE  
M. R. DIDIER  
Mlle L. DOUSSAIN  
Mlle S. DUBOIS  
Mme M. DUCHEMIN  
Mlle M. DUTHEIL

Mlle L. ESCHWEGE  
Mlle R. FAMIN  
Mme H. FAUGOUIN  
Mlle J. FAUGOUIN  
M. et Mme A. FINAZ  
Mlle L. FIRER  
M. J. FONT  
M. et Mme J. FRANCÈS

Mlle F. GARDNER  
Mlle L. GAULIEUR  
M. E. GAVIRIA  
Mme P. GODARD  
Mme G. GODARD  
M. M. GRANCÉ  
Mlle E. GRIMANELLI  
Mlle L. GRIMANELLI  
M. et Mme J. HAMEL

Mlle M. HELD  
Mlle N. HENRAUX  
Mlle S. HERKENS

M. B. IMHAUS  
Mme A. JANET  
Mlle D. KLECZYNSKI

Mme H. LADEUIL  
Mlle M. LADEUIL  
Mme L. LAINÉ  
Mlle F. LAINÉ  
Mlle M. LAINÉ  
M. M. LAROCHE  
Mlle J. LEROY  
M. L. LE RENARD  
Mlle J. LETOURNEAU  
Mlle L. LIEBERICH  
Mlle L. LIEBERICH  
Mme LUTASTER

Mlle C. MALARTIC  
M. et Mme F. MARBEAU  
Mlle V. MARBEAU  
M. J. MARET  
Mlle F. MARET

Mlle M. MARNEFFE  
M. G. MARQUOT  
M. et Mme F. MAURIAC  
M. C. MAURIAC  
Mlle L. MAURIAC  
Mlle C. MAURIAC  
Mlle W. MENZEL  
M. A. MICHELAT  
M. H. de MONTRICHARD  
Mlle H. MORIN

Mlle M. NABERT  
Viconte de NOAILLES  
Dr et Mme M. OLBRECHTS DE  
VILLAER  
M. OUANG TSÉ-YUN  
M. et Mme G. OZIOL

Mlle I. PELISSIER DE FELIGONDE  
Mlle M. de PENANROS  
M. J. PERRON  
Princesse M. de POIX  
Mme L. PRADIER  
Mlle L. PRADIER  
M. R. PREVOST  
M. G. de PURY

Dr et Mme P. RAUL  
Mlle M. REGIS  
Mlle S. REGNAULT  
Mlle A. M. REMOND  
Mme A. REUTER  
Mlle E. REUTER  
M. F. REUTER  
M. L. REVERDY  
Ctesse N. de ROCHECOUSTE  
Mlle F. de ROCHECOUSTE

Mlle E. ROZIN

Mlle J. SALMON  
Mlle F. SOULÉ  
M. D. SUZOR

M. M. TERRIER  
Mgr TILLIEUX  
Mlle S. TROCMÉ  
M. E. TRYSTRAM

Mlle D. ULLERN  
M. J. d'USSEL

Mme M. VALLÉ  
M. P. VALLÉ  
M. et Mme J. L. VAUDOYER  
Mlle G. VAUDOYER  
M. P. VERSEPUY  
Abbé R. VIÉ  
Mlle Ch. VIGNAT  
Abbé VILLERS  
Mlle R. VUILLET  
Cte et Ctesse R. WALEWSKI  
M. E. WESSBERGE

LES HOTELS LAMPSA S. A.

# HOTEL GRANDE-BRETAGNE

(LE PETIT PALAIS)

ATHÈNES

## CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT HELLÉNIQUE

Direction Générale : 5, Rue du Trois-Septembre

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : CHEFERÉTAT

### EN EXPLOITATION

#### LIGNES PRINCIPALES

a) Lignes normales : 1291 kilomètres  
LE PIRÉE-ATHÈNES-THESSALONIKI-GHEVGHELI  
THESSALONIKI-FLORINA-KRÉMENIA  
THESSALONIKI-ALEXANDROUPOLIS

#### EMBRANCHEMENTS :

INOI-CHALKIS, LIANOKLADI-LAMIA-STYLIS  
b) Ligne étroite (0,60) : 67 kilomètres  
SARAKLI-STRAVROS

#### RELATIONS INTERNATIONALES

Wagons-lits directs  
ATHÈNES-PARIS via TRIESTE, MILAN, LAUSANNE  
(tous les jours)  
ATHÈNES-PARIS via VIENNE, ZURICH  
(trois fois par semaine)  
ATHÈNES-PRAHA-BERLIN (trois fois par semaine)  
ATHÈNES-VIENNE (une fois par semaine)

## THE HELLENIC COAST LINES C<sup>O</sup> L<sup>TD</sup>

Immeuble des Chemins de fer électriques helléniques, LE PIRÉE

DÉPARTS RÉGULIERS HEBDOMADAIRES DE BRINDISI

POUR SANTI 40 — CORFOU — PATRAS — LE PIRÉE

Tous les Lundis à 5 heures p. m. — Paquebot de grande vitesse : « MACEDONIA »

DÉPARTS RÉGULIERS DU PIRÉE A L'ÉTRANGER

Pour BRINDISI, tous les Samedis — Pour ALEXANDRIE, tous les Mardis

Pour CHYPRE, SYRIE, PALESTINE, PORT-SAID, ALEXANDRIE, tous les Mercredis

DÉPARTS RÉGULIERS QUOTIDIENS DU PIRÉE

pour les principaux Ports de la Grèce et départs fréquents pour les autres Ports de la Grèce

Pour tous renseignements, s'adresser aux bureaux du « VOYAGE EN GRÈCE »  
4, rue de l'Échelle, Paris (1<sup>er</sup>)

*Pour se rendre en Grèce :*

COMPAGNIES DE NAVIGATION DESSERVANT LA GRÈCE  
ET LA MÉDITERRANÉE ORIENTALE

Services Maritimes Helléniques :

## THE HELLENIC COAST LINES C<sup>O</sup> L<sup>TD</sup>

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE BRINDISI  
POUR SANTI 40 - CORFOU - PATRAS - LE PIRÉE  
Tous les lundis à 5 h. p. m. : S/S « MAKEDONIA ».

## C<sup>ie</sup> DE NAVIGATION DE SAMOS

« D. INGLESSI FILS » S. A.

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE BRINDISI  
POUR SANTI 40 - CORFOU - PATRAS - LE PIRÉE  
Tous les mercredis à 5 h. p. m. : S/S « FRINTON »

## MESSAGERIES MARITIMES

Départs réguliers de Marseille

## ANGLO EGYPTIAN MAIL LINE

Départs de Marseille

## JUGOSLAVENSKI LLOYD A. D.

Départs de Trieste

## JADRANSKA PLOVIDBA

Départs de Sussak

## LLOYD TRIESTINO

Départs de Venise et de Brindisi.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS ET ÉMISSION DE BILLETS S'ADRESSER AUX BUREAUX  
DU « VOYAGE EN GRÈCE »

4, RUE DE L'ÉCHELLE, PARIS - 1<sup>er</sup>. Téléphone : OPÉRA 61-21

